

« *On ne peut penser librement que si l'on a la faculté de cacher absolument sa pensée.* » Gaston Bachelard

« *Dans les bras du ravisseur, il y a toujours l'imprenable* » Denys d'Halicarnasse (1)

Je vais introduire notre thème de cette année qui est je vous le rappelle « Le secret et le sacré sous le regard du psychanalyste » à partir de la lecture d'un texte de Paul Valéry (2) qui est tirée de la préface qu'il a faite aux Lettres persanes de Montesquieu. Je ne cite bien sûr qu'une partie de ce texte et ce faisant j'en élude certaines conclusions dont la pertinence est bien dans la veine de cet immense poète, mais elles s'éloignaient trop à mon sens, de mon propos ou, plutôt, elles auraient nécessité un trop long développement. Je cite :

« Une société s'élève de la brutalité jusqu'à l'ordre. Comme la barbarie est l'ère du **fait**, il est donc nécessaire que l'ère de l'ordre soit l'empire des **fictions**, - car il n'y a point de puissance capable de fonder l'ordre sur la seule contrainte des corps par les corps. Il y faut des forces fictives.

L'ordre exige donc l'**action de présence de choses absentes**, et résulte de l'équilibre des instincts par les idéaux.

Un système fiduciaire ou conventionnel se développe, qui introduit entre les hommes des liaisons et des obstacles imaginaires dont les effets sont bien réels. Ils sont essentiels à la société.

Peu à peu, le **sacré**, le **juste**, le **légal**, le **décent**, le **louable** et leurs contraires se dessinent dans les esprits et se cristallisent. Le Temple, le Trône, le Tribunal, la Tribune, le Théâtre, monuments de la coordination, et comme les signaux géodésiques de l'ordre, émergent peu à peu. (...) Mais le tout ne subsiste que par la puissance des images et des mots. Il est indispensable à l'ordre qu'un homme se sente sur le point même d'être pendu quand il est sur le point de mériter de l'être. S'il n'accorde un grand crédit à cette image, bientôt tout s'écroule. (...)

L'ordre enfin bien assis, - c'est-à-dire la réalité assez déguisée et la bête assez affaiblie, - la liberté de l'esprit devient possible. »...

J'ai lu ce texte de Valéry alors que je pensais déjà à la façon d'introduire notre thème de cette année. Sa découverte a été pour moi très éclairante. J'ai donc intitulé ce modeste propos : « **Comment peut-on être père-sans ?** »

Notre société actuelle voue un véritable culte à la transparence. La traçabilité doit être totale, le patrimoine de chacun doit être connu, la vérité doit être dite au malade, les caisses noires doivent être interdites, le dévoilement des sentiments les plus intimes, comme des activités les plus triviales est une pratique qui est finalement bien entrée dans les mœurs, les réseaux sociaux jouant là un rôle non négligeable. Il y a certes un intention très louable apportée par cette transparence dans le sens d'une certaine moralisation de la société en général. Pour reprendre les termes de Valéry, cette quête de transparence relèverait du souhait de chacun de remplacer l'ère des faits par

l'empire des fictions. Pour autant, force est de reconnaître que cette voie de la transparence nous conduit souvent à nous retrouver devant de nouvelles opacités : Nous pensons manger du bœuf et nous consommons du cheval, le patrimoine de nos ministres peut-être connu mais ne doit pas être révélé, la vérité dite au malade est confondue avec l'exactitude ponctuelle d'un diagnostic ou d'un pronostic, nos éminences grises savent détruire les caisses noires pour en constituer d'autres dans le même mouvement, exposer sa vie avec luxe détails n'est que l'assomption imaginaire d'une identité singulière, un jeu de dupe qui risque toujours de s'échouer sur la densité opaque d'un état dépressif.

Autrement dit, chaque fois que nous voulons dévoiler, dénuder, démasquer, exposer, nous nous apercevons que dans le même temps, nous voilons, nous habillons, nous construisons de nouveaux masques et tissons de nouveaux écrans.

Dans son ouvrage «Tristes tropiques » Claude Lévi-Strauss avance que "La réalité vraie n'est jamais la plus manifeste ; la nature du vrai transparait déjà dans le soin qu'il met à se dérober." Le voile de Maïa nous cache la vérité. La transparence n'est qu'apparence, la vérité subjective échappe à l'apparence de l'exactitude. Ce qui soutient pourtant notre quête de transparence cela reste bien entendu une recherche de vérité.

Les sciences cognitives avec le prodigieux essor qui est le leur dans leur articulation avec les neuro-sciences, les espoirs qu'elles soulèvent quant à l'objectivation des mécanismes de production et de fonctionnement de la pensée chez l'animal et chez cet animal symbolique qu'est l'Homme, n'ont pas pour but de rendre compte du rapport d'un sujet à sa vérité.

C'est dans le cadre d'une clinique du sujet désirant que le psychanalyste doit situer sa praxis. C'est notamment dans le secret du cabinet de l'analyste que cette quête de vérité subjective peut trouver la condition de sa possibilité. C'est dans le cadre du transfert qui est, selon Lacan « la mise en acte de la réalité de l'inconscient » (3) que, grâce aux mystères répétés de la mélodie signifiante, un sujet peut se laisser surprendre par les secrets d'un acte d'énonciation.

Le mot secret nous dit le Dictionnaire Historique de la Langue Française vient du latin *secretum* qui désigne "un lieu écarté", "une pensée ou un fait qui ne doit pas être révélé", "mystères (du culte)", l'adjectif secret vient du verbe *secernere* qui veut dire "séparer", "mettre à part". C'est dire que, comme la rencontre avec un médecin est scellée par le secret médical, ce qui se dit dans le cabinet de l'analyste relève des mystères de l'inconscient, à la différence près, que dans ce cas, le secret concerne tout autant l'analyste que l'analysant ; chacun vient avec son propre secret.

Dès « L'interprétation des rêves » (4) Freud avait cette formidable intuition : « Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; on remarque là un nœud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est "l'ombilic" du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tout sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium. »

Ne peut-on pas envisager "le point le plus épais de ce tissu" d'où surgit le désir selon Freud comme le lieu du secret de la subjectivité, notre "imprenable" selon la citation mise en exergue à ce propos ?

Freud disait de sa théorie des pulsions qu'elle faisait partie de nos mythes. Lacan assure que la pulsion a une structure de fiction, que ce à quoi la pulsion ressemble, c'est à un montage dont, par exemple, les collages surréalistes pourraient être une bonne illustration. Nous savons que la pulsion est un concept limite entre le psychique et le somatique, elle a une source somatique (la zone érogène) et un destin psychique. Freud désigne deux types de représentants de la pulsion, ce sont les représentants-représentations de chose et de mot d'une part et les affects d'autre part. Seuls les représentants-représentations sont susceptibles d'être touchés par le refoulement et rentrent donc dans le psychisme, les affects en tant que tels, ne sont jamais refoulés. Freud, et Lacan l'a suivi en cela, a défini la pulsion à partir de quatre caractéristiques : La source, le but, la poussée et l'objet. Toute pulsion est une pulsion partielle. Pour Lacan (5) : « La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient. » Lacan avance alors qu'aux deux extrêmes de l'expérience analytique il y a d'un côté le refoulé primordial (un signifiant précise Lacan) et à l'autre extrémité il y a l'interprétation. Entre les deux, il y a la sexualité sous la forme des pulsions partielles qui ne font **que** représenter la sexualité et **partiellement** car le réel du sexe nous conduit inéluctablement au réel de la mort.

Lacan (6) cite Héraclite : *Biós* (accent sur la deuxième syllabe) (...), à l'arc est donné le nom de la vie ; *Bíos* (accent sur la première syllabe) et son œuvre c'est la mort. ». Si j'ai choisi d'aborder la question du secret à partir de la notion de pulsion c'est que ces deux notions ont en commun d'avoir un objet. On parle de secret-défense, de secret d'état, de secret industriel, de secret bancaire, de secret des sources journalistiques, et bien sûr de secret médical. La pulsion, a elle aussi son objet, c'est, nous l'avons dit, toujours un objet partiel et Lacan a conceptualisé cet objet sous la forme de l'objet perdu, éclat d'une jouissance perdue nous dit-il, objet qu'il nomme objet **a**. Nous savons que la pulsion n'attrape jamais son objet, le circuit de la pulsion, tel que le décrit Lacan dans le séminaire XI (7), fait le tour de son objet, l'objet **a** est, pourrait-on dire le pré-texte de la pulsion, sa condition. Cet objet est perdu, définitivement, radicalement. Aucune spécularisation n'en est possible et ne le sera jamais. L'objet **a** est dans le registre du Réel défini comme impossible. J'avancerais que c'est de là que va jaillir la source du secret du sujet du désir inconscient au regard du psychanalyste. L'objet **a** est à jamais séparé, à jamais mis à part du sujet mais pris à parti par un scénario inconscient que va élaborer ce sujet pour palier la division que cette perte lui a infligé. C'est vouloir dire que la confrontation traumatique au Réel, réel du sexe et réel de la mort ne peut se faire que grâce aux lunettes du fantasme, c'est-à-dire que ce réel impossible, non spécularisable, il nous impose une co-habitation qu'il s'agit de rendre acceptable pour le sujet. C'est à cela, à mon sens, que sert le fantasme inconscient primordial. Freud nous a prévenu qu'un homme est capable d'avouer un meurtre qu'il n' a pas commis mais qu'il n'avouera jamais son fantasme.

On peut dès lors émettre une hypothèse sur le caractère inaltérable et universel du secret dans la société des hommes : Derrière chaque secret il s'agirait peut-être toujours, pour chaque Un, de préserver, de protéger quitte à y laisser sa vie, ce lieu mystérieux où prend naissance la dimension tragique de toute existence. Le fantasme inconscient, dans son rapport au réel du corps, du sexe et de la mort, sauvegarde la possibilité d'accéder à une énonciation, c'est-à-dire qu'il maintient pour les représentants-représentations de choses la possibilité éphémère de se libérer de leur refoulement par les représentations de mots, de se lier aux représentants-représentations de mots en franchissant la barrière du refoulement. Lacan (8) observe que ce n'est pas l'objet de la pulsion qui est le soutien du désir mais bien le fantasme. En maintenant au secret le tragique de son rapport au réel, le sujet peut soutenir la vérité de son désir, et tissant le voile de Maïa, il pourra « s'avancer masquer sur la scène du monde (*larvatus prode*) » comme le soutenait Descartes. J'ai insisté sur le lien qui existe entre le secret et le réel du corps, l'objet perdu, il n'est que de rappeler que c'est le mot secret qui est à l'origine du mot sécrétions, ces objets perdus pour notre corps et qui le sont dans le secret.

« La vérité de l'homme, c'est ce qu'il cache » soutient Malraux. On comprend dès lors que "La tâche aveugle de la transparence" selon la très belle expression de Roland Gori (9), ne pourra jamais être accomplie sauf à anéantir le désir du sujet, à nier toute la dimension désirante qui résulte de la condition tragique de l'être de l'homme. Antonin Artaud du fond de sa souffrance psychotique déclare "Je souffre d'un effondrement central de l'âme". François Cheng dans son beau livre « Cinq méditations sur la mort -autrement dit sur la vie- » (10) rappelle qu'il y a trois composantes chez l'être humain : le corps, l'esprit et l'âme. J'avancerais que si les prodigieux et formidables progrès de la médecine techno-scientifique nous permettent aujourd'hui de connaître et de soigner de mieux en mieux le corps dans sa dimension organique, si les sciences cognitives nous laissent espérer d'approcher au plus près le fonctionnement de l'esprit humain, "la part de l'âme" si je peux m'autoriser cette expression, restera toujours à l'écart de leurs investigations. L'écrivain Pascal Quignard observe que « l'âme est cachée dans le langage comme le dos de l'oiseau est caché dans ses ailes ». En déployant les ailes du langage, la mise en acte de la réalité de l'inconscient dans la cure par la parole, n'est-elle pas un des moyens qui peut permettre au sujet de libérer pour un temps, cette part de l'âme qui réside en chacun de nous ?

« L'amour ne voit pas avec les yeux mais avec l'âme » assure Shakespeare. Même si dans le mot amour, on entend âme, les deux mots n'ont pas la même étymologie. Pour autant, Shakespeare souligne bien que c'est par la dimension de l'âme que l'on peut aborder les mystères de l'amour. François Cheng ajoute « Sans l'amour aucune jouissance ne prend son sens plénier ; avec l'amour qui engage tout l'être, tout est pris en charge, le corps, l'esprit et l'âme ». Lacan assurait que : « Sans l'amour, la jouissance est cynique ». Je soutiendrai que, à occulter la part de l'âme dont la parole fait preuve, à nier le devoir de secret qui s'impose au vivant, l'application intempestive des sciences cognitives et comportementales ne font que nous précipiter dans la jouissance cynique d'un corps qui cherche à se libérer de la parole et d'un

esprit qui dénie le pouvoir amphibologique de la langue. Cela n'est-il pas la cause de ce que Mme Colette Soler désigne sous le néologisme de *narcynisme* ? Le secret nous apparaît comme la substance même de ce sujet désirant, comme la condition de sa possibilité.

Mais, force est d'admettre que rien ne nous autorise à affirmer que cette condition de possibilité soit une évidence dans l'ontogenèse. C'est là où je reviendrai au texte de Valéry cité en introduction. On sait que Freud soutenait que la souffrance menace l'être humain de trois côtés : la nature qui peut être bonne ou mauvaise, la caducité du corps enfin le rapport du sujet aux autres. On ne peut aborder la problématique subjective en l'isolant du milieu dans lequel elle se développe. Valéry pose que la société doit passer de la brutalité à l'ordre, ne pourrait-on pas dire de la nature à la culture ? La culture, c'est, dans un jadis, avant tout l'agri-culture, à savoir cette manière subtile et combien féconde qu'a trouvée l'Homme pour ordonner la nature. L'ordre selon Valéry, c'est l'empire des fictions à savoir nous dit-il, l'action de présence de choses absentes. Nos réflexions nous ont amené à reprendre l'hypothèse selon laquelle c'est à partir d'un objet de jouissance perdu, objet *a* tel que le conceptualise Lacan, que se constitue le sujet du désir. Ne peut-on voir dans cet objet *a*, objet de la pulsion, objet-cause du désir, cette chose absente mais présente dans son action incessante ?

« L'éducation, observait Lucien Israël, c'est l'éducation contre les pulsions. ». Plutôt que le terme d'instinct qu'utilise Valéry, je parlerais de pulsions équilibrées par des idéaux dans le cadre d'une société de l'ordre. Nous pourrions dès lors, faire un pas de plus dans notre réflexion et reconnaître que c'est grâce à la répression des pulsions qu'un certain ordre du monde est rendu possible, qu'une voie pour l'empire des fictions se trouve désormais tracée. Suivons donc Valéry lorsqu'il affirme que peu à peu l'empire des fictions, par ses effets qui sont eux biens réels, permet l'émergence du sacré, du juste, du légal, du décent et du louable. Pour autant le texte de Valéry, ne nous renseigne pas sur les mécanismes qui sont susceptibles de présider à cette action de la présence de choses absentes. C'est là où notre regard de psychanalyste doit, à mon sens, se poser.

En posant le sacré en tête de la liste des émergences de l'empire des fictions, Valéry, me paraît-il, souligne la force et l'importance de ce concept. Dans le langage commun, le sacré est souvent associé au religieux, de fait, l'acception que l'on doit donner à ce terme est beaucoup plus large. Étymologiquement sacré est dérivé du verbe latin *sancire* qui supporte une notion d'interdit, de mise à part. Le sacré désigne ce qui est mis en dehors des choses ordinaires, banales, communes, il s'oppose essentiellement au profane mais aussi à l'utilitaire. Il désigne à mon sens, quelque chose qui nous dépasse, qui est séparé de nous, qu'il nous est impossible d'atteindre mais qui pour autant nous est indispensable pour "consentir à être." Le sacré serait un manque constituant, mais un manque qui résulterait d'une perte. « Le drame du sujet dans le verbe, nous dit Lacan, est qu'il y fait l'épreuve de son manque à être ». En tant qu'animaux doués de langage, nous sommes coupés du réel par la

dimension symbolique et métaphorique de la parole dans le champ du langage. Le mot n'est pas la chose, sa dimension ne se réduit pas au concept de la chose. La tentative de prise en charge totale des secrets du réel dans les rets du symbolique est synonyme d'échec. Devant la barbarie de l'ère du fait et le chaos qui lui est consubstantiel, l'animal symbolique n'a à sa disposition que deux outils : les mots et les images. « Le symbolique est d'ordre observait Serge Leclair, une place pour chaque chose et chaque chose à sa place », autrement dit, c'est l'agencement symbolique, c'est-à-dire la fonction de la parole dans le champ du langage, qui permet au vivant humain de construire l'empire des fictions. Pour cela il faut que soit advenu un renoncement, renoncement à appréhender le réel dans sa totalité, renoncement à une toute puissance, renoncement à une toute puissance supposée chez l'Autre. Cette étape, toujours à retraverser, a un nom en psychanalyse, c'est la castration symbolique. C'est au travers de l'angoisse de castration que se profile la dimension désirante du sujet car c'est là qu'il éprouve son manque à être. Cela concerne chaque parlêtre, la castration symbolique vient instituer le manque dans le sujet, le met à part dans le règne animal, elle est le tribut que chaque Un a à payer pour ne pas être englouti par le réel. Elle nous protège de cet « effondrement central de l'âme" dont parle Artaud. C'est dans le registre de la castration symbolique que je situerai la dimension du sacré. La castration vient à nous rendre tous, sujets de l'inconscient, sujet de la part de secret que génère notre rapport au réel comme impossible, comme énigme posée par le corps dans son rapport au sexe et à la mort. Je reviens un instant sur la notion de pulsion. On sait que Freud retenait quatre destins à la pulsion : le retournement sur la personne propre, le renversement en son contraire, le refoulement et enfin la sublimation.

Sub-limer, rester sous la limite, voilà peut-être en quoi le pulsionnel peut se rapprocher du sacré, en déjouant le refoulement mais en maintenant le désir du sujet sous le sceau de la castration symbolique. Lacan soutenait que sublimer c'est « élever l'objet à la dignité de la Chose ». Cela veut traduire, à mon sens, que l'on ne peut déjouer le refoulement que soumis à la castration symbolique, à savoir accepter d'être exclu à tout jamais de la jouissance de *Das Ding*, la Chose, mais que, de par cette exclusion même, l'objet d'amour peut s'élever à la dimension du sacré. En quoi l'art peut sûrement toucher au sacré.

Notre époque, elle, n'est pourtant n'est pas avare de sacré : la santé, les enfants, la famille, les loisirs, le corps, objet d'un véritable culte, à tout cela et à bien d'autres choses encore on accole le sacré comme adjectif. Quant au substantif, il me semble qu'on l'utilise de moins en moins... N'est-ce pas justement parce qu'il nous renvoie à nos limites, aux limites qu'impose la castration ? Alors, comme le remarque le philosophe Régis Debray, on dispose le sacré autrement, en le faisant passer avant un substantif : On ne parle plus d'une soirée sacrée ou consacrée à, on parle de sacrée soirée ! Une sacrée fête n'a rien à voir avec une fête sacrée, une sacrée question n'est plus une question sacrée ! Ne disons rien de ceux qui sont consacrés par les médias !!! Il me semble qu'il s'agit là d'un glissement de la notion de sacré depuis le registre du symbolique vers le registre de l'imaginaire. Notre idée n'est pas de sous-estimer la place de l'imaginaire dans l'économie d'un sujet ; l'inflation

l'obsessionnel avec ses rituels conjuratoires est aussi une façon de se soustraire à la castration ! Lacan soutenait qu'il faut un minimum d'imaginaire pour symboliser le réel. Il me paraît toutefois que la place de plus en plus grande de l'image dans notre société et une prégnance de plus en plus envahissante du registre de l'imaginaire ont une sinistre tendance à réduire dans l'économie psychique d'un sujet la place du symbolique dont le témoin est pour nous le signifiant métaphorique. Car c'est bien la castration symbolique qui autorise l'accès au signifiant. Valéry souligne bien dans son texte que l'empire des fictions ne fonctionne que par la puissance des images et des mots. La présence des premières ne doit pas nous faire oublier la puissance symbolique des mots. Lacan nous le rappelle avec force : « Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir. » Le symbole nous castré de la jouissance de la chose, "castré" la Chose pour que nous reconnaissons qu'il y a de l'autre. La métaphore du signifiant du nom-du-père vient représenter le vide laissé par la disparition de la chose. C'est grâce à la métaphore du signifiant du nom-du-père qui vient séparer l'infans de la mère, le mettre à part dans la triangulation œdipienne et lui interdire à jamais la jouissance de la Chose que la voie du désir pourra se tracer pour le sujet en devenir.

Dans le séminaire VIII, Lacan ⁽¹¹⁾ pose la différence radicale qu'il y a, dans le rapport que tout sujet peut avoir avec un Être suprême, entre le ressenti d'une Présence réelle et le réel d'une Présence. Cela décrit parfaitement, à mon sens, la façon dont nous pouvons envisager ce qui relève du sacré. De façon laconique, je dirai que la présence réelle me paraît relever d'une dimension imaginaire où une plénitude pourrait être accessible, alors que le réel de la présence nous oriente vers la dimension symbolique qui est le gage de notre incomplétude et nous rend éternellement assujetti au secret comme au sacré. Alors, "comment peut-on être **père-sans** " **sauf à ne se nourrir que d'illusions ?**

« Je ne crois pas à une société sans religion, c'est-à-dire sans des croyances communes qui reliaient toutes les âmes en les rattachant à l'infini d'où elles procèdent et où elles vont ». Nous serons peut-être étonnés d'apprendre que cette citation c'est à Jean Jaurès que nous la devons. Je ne la lis pas comme affirmation de la nécessité du religieux au sens confessionnel de ce terme, mais plutôt comme la nécessaire prise en compte du sacré pour faire face au réel de nos origines et de notre fin. C'est revenir au réel du sexe et au réel de la mort. Victor Hugo le disait magnifiquement dans ses « Contemplations » : « Qu'est-ce que les contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les mémoires d'une âme. (...) C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil (...) »

Nous sommes fait d'un corps, d'un esprit et d'une âme. C'est dans le secret de notre âme que se cache notre manque-à-être, notre existence s'inscrit en négatif dans ce que nous dénommons le sacré.

Je conclurai, une fois n'est pas coutume, par une citation d'un philosophe et non d'un psychanalyste. Il s'agit d'une citation de Régis Debray qui dans un article intitulé

"Pour une sacralité profane" (12) écrit: « Dans un monde qui voulait se croire

8

intégralement calculable et computable, rationnel, positif et sans autre inquiétude que technique, là s'est peut-être aujourd'hui réfugiée la négativité humaine, qui fait de l'histoire un travail toujours en cours, et non le déroulé inexorable et positif d'une histoire naturelle. Qui l'eût dit, qui l'eût cru, il y a cent ans d'ici : que nous puissions échapper à "la fin de l'histoire" par cela même qui semble échapper à la prise, et qui est la signature même de notre humanité : l'intuition qu'il y a quelque part, parmi nous, du non-manipulable, quelque chose comme un patrimoine de principes et d'interdits qu'il nous revient de recueillir et de transmettre à nos descendants, impérativement, à temps et contretemps. »

N'est-ce pas aussi comme cela que la liberté de l'esprit reste possible ?

Notes

1/ Cité par Salah Stétié à partir d'une lettre recue du poète René Char. Dans « L'interdit *suivi de* raisons et déraison de la poésie » Les éditions du littéraire. 2012. p.58

2/ Paul Valéry :Oeuvres I : "Variétés". Bibliothèque de la Pléiade. Paris Gallimard 1957. pp 508 à 517.

3/Lacan : Le séminaire Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. P 133. Le Seuil 1973

4/Freud : « L'interprétation des rêves » PUF Paris. 1985 p.446

5/ibid. Note 3 p.160

6/ ibid. p.162

7/ ibid. p.153

8/ ibid. p.168

9/ Roland Gori : « La tâche aveugle de la transparence » dans : « Peut-on vraiment se passer du secret – L'illusion de la transparence » sous la direction de Patrick Ben Soussan et Roland Gori. Érés octobre 2013. p.p. 31 à 62.

10/ François Cheng : « Cinq méditations sur la mort – autrement dit sur la vie » Albin Michel octobre 2013. pp. 70 et seq.

11/Lacan : Le séminaire livre VIII Le transfert. Le Seuil 2001. pp 297 – 312

12/ Régis Debray ; « Pour une sacralité profane » dans Médium n°6 Premier Trimestre 2004. Editions Babylone. P,21